

Braguino de Clément Cogitore

Jacques Kermabon

Numéro 185, décembre 2017, janvier 2018

2017 – Bilan et découvertes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2017). Compte rendu de [*Braguino* de Clément Cogitore]. *24 images*, (185), 33-33.

BRAGUINO de Clément Cogitore

L'intérêt rencontré par son long métrage, *Ni le ciel ni la terre*, n'a pas réduit les horizons et les envies de Clément Cogitore, qui continue de décliner ses productions selon différents formats et modes d'exposition. Il est ainsi revenu du fin fond de la taïga sibérienne avec des images dont le montage a pris la forme d'un documentaire d'une cinquantaine de minutes et d'une installation dans un espace muséal parisien (le BAL). Un ouvrage a été édité à cette occasion et une création sonore élaborée pour France Culture.

Le film suffit à notre bonheur. Il nous fait découvrir les Braguine, une famille implantée depuis de longues années dans une forêt sibérienne à 700 km de toute présence humaine. À l'heure où se développe une sensibilité écologique et que les ouvrages de Thoreau font l'objet d'un nouvel intérêt, nous entrevoyons d'abord, dans cette utopie communautaire, l'horizon d'un possible éden¹. Mais assez vite, un doute s'insinue. L'aspect physique des plus âgés de ces hommes des bois ne fait pas vraiment rêver. Cela passe aussi par des plans et une musique qui laissent planer une menace, ou cet insert d'un chien, le poil taché de sang. On finit par nommer les raisons du malaise : l'implantation, de l'autre côté de la rivière, d'une autre famille, les Kiline, vécue d'emblée comme ennemie.

Le film demeure du côté des Braguine, de leur crainte d'être envahis, dépossédés, de leurs tensions palpables, matérialisées par l'arrivée des hélicoptères ou par ce moment où les enfants Kiline accostent auprès de la progéniture Braguine. On mesure aussi la part de fantasmes véhiculés par



ce conflit larvé, au bord de l'affrontement, comme s'y jouaient des comportements ancestraux, irrationnels, qui laissent finalement peu d'espoir quant au comportement des hommes, fatalement grégaire.

Et il y a les enfants, à la blondeur immaculée, autour desquels le film tourne. Ils ne disent rien, demeurant comme le point aveugle de leur avenir. On ne sait pas si la liberté, qui est la leur, dans cet espace loin de la civilisation, incarne une image du bonheur ou s'ils demeurent les otages de leurs parents et d'un rêve en train de se fissurer. — Jacques Kermabon

1. Un livre de Vassili Peskov, *Ermîtes dans la Taïga*, publié dans sa traduction française chez Actes Sud en 1992, relate déjà l'histoire de cette expérience.

METEORLAR de Gürcan Kelték

Une femme déclare : « Sud-Est de la Turquie... une plaque tectonique faite de gens, d'animaux et de montagnes. » Cette phrase concentre à elle seule l'essence de l'hypnotique premier long de Gürcan Kelték : la rencontre de strates hétérogènes qui s'entrechoquent et constituent la matière brute de *Meteorlar*. Une matière fragmentée qui réunit, dans le fracas étouffé d'une guerre larvée, les témoignages de Kurdes victimes d'une vaste opération militaire menée par le gouvernement central turc en 2015 pour démanteler le PKK, des scènes de chasse filmées dans les massifs rocaillieux de l'Anatolie, une pluie de météorites qui semble s'abattre sur la région comme une punition divine ou une revanche de la nature, le tout sous le regard impassible de statues millénaires postées comme des sentinelles sur le mont Nemrut. Après les bombes, parmi les ruines, l'auteure Ebru Ojen, souvent vue en gros plans traversés par le chagrin et l'écrasement, lit par ailleurs en voix off des extraits d'un de ses livres écrit dans la crainte qu'une langue ne se perde, qu'une mémoire ne s'efface, que la mort ne tue la poésie.



Chapitré en 5 parties, le film produit avec un budget dérisoire ouvre et se referme sur une éclipse. Serti dans un noir et blanc monochrome et granuleux qui accentue la dramaturgie, il affiche l'hybridité féconde d'une œuvre essai qui fusionne dans un même bain chimique, philosophique, voire mystique, éléments documentaires, fictionnels et expérimentaux. Ces images issues de différentes sources nous arrivent de loin, d'un lieu oublié des médias, ce qui confère à *Meteorlar*

une aura fantomatique, hors du temps, soudainement brouillée par le réalisme cru des témoignages d'un conflit qui laisse partout ses traces délétères. Affleure alors un commentaire politique non équivoque venant se greffer à un récit beaucoup plus large, de nature à la fois mémorielle, surnaturelle, géologique, cosmique. Par l'intelligence de son montage et l'acuité de sa bande sonore d'où émergent les sons de la nature (*Meteorlar* est aussi une histoire de vent) et une trame musicale planante qui rappelle le groupe Popol Vuh (associé à Werner Herzog), toute cette matière composite dialogue avec force entre poison, superstition et guérison, tirant le réel vers une fiction à l'alchimie touchée par la grâce. Une vraie découverte. — Gérard Grugeau